

LES PETITS SECRETS DU JOURNALISME



— Hélas ! se disait le journaliste, comment me défaire de cet animal qui persiste à me lire ses correspondances ?



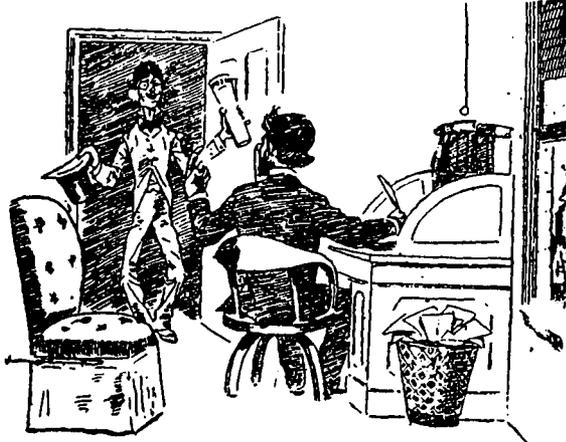
— Il me fait mourir.

II



— Si j'essayais ce fauteuil à ressort ?

III



— (A son contributeur obstiné.) Enchanté de vous revoir ! Veuillez accepter ce siège.

IV

(Le lendemain.)



— (A part) Attends un peu, mon bonhomme.

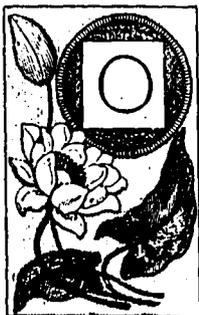
V



— Malheur ! A travers une vitre de cent dollars !

VI

L'ANNIVERSAIRE DU DOCTEUR



Il était au printemps, un printemps maussade, pluvieux, égayé seulement par de rares éclaircies de soleil. Le ciel mettait un malin plaisir à déverser des torrents d'eau sur les malheureux promeneurs. Un dimanche, après-midi, vers les quatre heures, une foule pressée revenait du Bois chassée par des ondées successives, et se répandait dans toutes les avenues qui bordent la place de l'étoile.

La tranquille rue de Tilsitt avait, ce jour-là, une animation inusitée. Des équipages se succédaient, déposaient leurs propriétaires devant le no 2 et allaient stationner, soit dans l'avenue de Wagram, soit à l'avenue Friedland.

C'était fête chez la marquise de Livrant. Elle offrait à ses invités une matinée musicale. Le grand salon, orné pour la circonstance, réunissait une foule choisie, le dessus du panier de l'aristocratie parisienne et étrangère.

Les dames en élégantes toilettes de soirées, les messieurs en habit, formaient un coup d'œil charmant.

Sur une estrade improvisée, décorée de riches draperies et de plantes exotiques, les articles apparaissaient, salués par un murmure flatteur, en cens de bonne compagnie, que le monde décerne à ses idoles.

C'était d'abord Paderewski, le célèbre pianiste, qui exécuta brillamment, avec une maestria incomparable, le *Roi des Aulnes*, de Schubert Lizzi. Il fut couvert d'applaudissements par les auditeurs enthousiastes.

Une chanson espagnole, de Cristofara, exécuté par le mandoliniste Kahne, l'artiste à la mode des salons parisiens, fut particulièrement goûtée. Cet instrument est enchanteur, quand on peut en tirer des sons aussi prodigieux que l'habile artiste sait le faire.

Une jeune femme pâle et brune, aux grands yeux expressifs, fit entendre une superbe voix de contralto, aux tons chauds et moelleux, dans l'arioso du *Prophète*, de Meyerbeer.

Elle eut un succès fou, et chacun voulut connaître le nom de la nouvelle étoile, digne de figurer sur une des plus grandes scènes lyriques de Paris.

L'étonnement fut à son comble quand on apprit que cette charmante personne était mademoiselle Angeline, l'institutrice des enfants de la marquise de Livrant.

Il n'y eut qu'une voix pour la féliciter et lui conseiller d'abandonner ses modestes fonctions pour se consacrer uniquement à l'art dans lequel elle venait de se révéler artiste de race.

Le sourire énigmatique avec lequel la jeune fille accueillait ces hommages rendus à son talent, et le regard qu'elle dirigea vers la marquise, imperceptiblement malicieux et railleur, donna à penser qu'il y avait quelque mystère dans cette jeune existence.

Le concert s'acheva dans les meilleures dispositions, et, sitôt après, la plus grande partie des invités se retirèrent, le dîner de ce jour-là devant être d'une intimité familiale.

Angeline était dans la maison de la marquise sur un pied d'affectueuse égalité.

Orpheline sans fortune, mais de bonne famille, instruite, douce et énergique à la fois, elle n'avait pas tardé à se faire une place à part, et à être appréciée pour tout ce qu'il y avait en elle de distinction native, de charme pur et virginal.

M. Worthon, célèbre docteur de Londres, grand ami de la marquise de Livrant, qui était elle-même d'origine anglaise, n'avait pu voir souvent la charmante institutrice sans s'éprendre d'elle.

Le docteur frisait la quarantaine ; il était veuf et avait deux enfants.

C'était un homme à tournure militaire (il avait été chirurgien-major de l'armée), de visage calme, débonnaire. Les yeux, surtout, profondément enfoncés sous l'orbite, avaient une grande expression de douceur et de sensibilité.

Certain que mademoiselle Angeline serait une mère dévouée pour ses deux petits orphelins, il n'avait pas hésité à lui offrir son nom.

Mais la jeune fille, peu flattée par cette recherche, pourtant inespérée dans sa position, avait opposé un refus formel à la demande de M. Worthon.

Celui-ci, depuis qu'il venait chez la marquise, s'était habitué à con-

LES TEMPS SONT DURS



Fido. — Qu'as-tu, Carlo, tu pleures ?
Carlo. — La vie n'est plus ce qu'elle était depuis que les tramps se défendent avec du poivre de Cayenne. Regardes-moi.